

Olivia Louvel

Entretien



*avec Christine Bonduelle à propos de **Ō***

CB. Bonjour Olivia Louvel. Je suis heureuse de vous rencontrer, vous que j'ai connue avec un haïku chanté en japonais, ouï un matin sur France Musique. Vous êtes née en France, vous résidez en Grande -Bretagne, vous êtes compositrice, interprète, vous créez des chansons essentiellement à partir de votre voix et d'un ordinateur, et vous vous situez plutôt dans l'univers musical de la musique électronique, electronica, experimental pop.

*O.L. Oui, j'ai plusieurs albums à mon actif. Un premier album en 2003, en collaboration avec Paul Kendall ; j'ai ensuite réalisé mes propres albums solos : le premier, *Luna Parc Hotel* est paru en CD sous le label autrichien *Angelika Koehlermann* ; j'ai réalisé ensuite *Lulu In Suspension*, inspiré de l'icône du cinéma muet Louise Brooks. C'est une transposition des cabarets berlinois à l'ère digitale, parue en format CD sous le label *Optical Sound*.*

CB. Et vous vous êtes fait connaître plus récemment en assurant la première partie de Recoil, le projet d'Alan Wilder, anciennement membre du groupe Depeche Mode, avec des concerts dans plusieurs villes européennes, et vous êtes lauréate des Qwartz, prix internationaux de musique nouvelle, pour votre tout dernier album sorti en vinyl, Doll Divider, en juin 2011, pour lequel vous avez aussi reçu le prix de la SACD. Vous avez développé une autre création musicale récemment, avec des haïkus chantés en japonais du poète Bashō (1644 - 1694), que vous avez présentés au Festival en Boîte à Lyon. C'est une recherche totalement différente. D'où vous est ce nouveau projet, Olivia Louvel ?

*O.L. Ce projet a démarré par un hasard, comme souvent, la rencontre avec le livre de haïkus paru aux éditions Verdier, *Cent onze haïku*, traduits par Joan Titus-Carmel, que j'avais trouvé à la librairie La Hune à Paris il y a quelques années. La calligraphie m'avait interpellée et je me suis arrêtée sur certains haïkus que j'ai choisis en particulier, mais sans but, puis le projet a pris forme dans ma tête. La langue très mélodique, à base de voyelles, de [O], m'a donné envie de composer une série de morceaux, une musique minimale, essentiellement vocale. J'ai appelé ce projet *Ō* avec le trait à plat sur le O comme dans le nom de Bashō.*

C.B. Au plan musical, qu'est-ce que ce projet a de singulier par rapport à votre création initiale ?

O.L. C'est un projet différent, à part, puisque c'est une approche plus dépouillée, plus minimale, presque silencieuse par moments, par rapport à ce que je fais d'habitude où j'ai des morceaux plus rythmés. On pourrait dire que c'est un projet plus zen.

C.B. Quelle est votre approche esthétique dans cette nouvelle forme musicale ?

O.L. C'est une esthétique simple, humble, sobre et donc minimale, proche de l'esthétique japonaise Wabi-Sabi qui est celle de l'imperfection, de l'impermanence, du privé, de l'organique... On peut en fait s'absorber ou s'absenter dans cette musique, mais l'objet musical rythme et exprime continûment le passage du temps sur les objets, sur les êtres. Wabi, c'est une appréciation esthétique active de la pauvreté, qui renvoie à un sentiment subjectif, à une intériorité ; c'est associé aussi à l'espace, à l'isolement. Sabi, ça renvoie plus aux effets du temps, au vieillissement, à une solitude, qui peut aussi être une douce solitude, une solitude sereine, une mélancolie douce. Le Wabi-Sabi, c'est donc une beauté profonde, multidimensionnelle. C'est une philosophie japonaise qui est difficile à décrire mais j'ai tenté de le faire.

C.B. Merci beaucoup Olivia Louvel.



Sur le clip d'Olivia Louvel : Kumo ori-ori

<i>kumo ori-ori</i>	Parfois des nuages
<i>hito o yasumeru</i>	viennent reposer ceux qui
<i>tsukimi kana</i>	contemplant la lune !

Basho - Cent onze haïku
(traduit du japonais par Joan Titus-Carmel - Verdier, 1998)

Le clip du haïku interprété par Olivia Louvel a été choisi en correspondance avec la vidéo du poème From Blossoms¹. Dans cette dernière, l'atmosphère de dépouillement est caractérisée par une grande économie de moyens (un seul plan fixe sur le visage légèrement de biais du récitant) ; le double hiatus de la position de la tête (inclinée, laissant une impression d'inconfort corporel) et de la neige sur le bonnet, laissent percevoir la sensation physique du froid et du manque. Ceci marque une discrédance avec le bonheur de la délectation partagée du poème, dont la déclamation lente fait presque goûter les fruits, avec les mots, sur la langue. Dans ce clip il s'agit aussi d'un seul sujet (le fils adoptif de la compositrice, atteint du syndrome Asperger, une forme légère d'autisme) en train de mimer un poisson dans un bocal, deux figurines maintenues sur ses yeux, sujet qu'elle filme en focus progressif sur le visage : « The Magic Fish Dog ». Ce visuel semble évoquer la difficulté de parler ou d'entrer en contact, l'enfermement en soi-même, perceptibles également dans l'expression de l'enfant démasqué en fin de séquence.

Derrière le voile tendu de la toile, il n'y a, à proprement parler, rien, sinon le regard. Ce qui semblait impossible dans le poème (croiser celui de l'autre), existe au cinéma de l'ordinateur ; ce geste, duplicable à l'infini, pourrait constituer une catharsis d'ordre esthétique.

C'est le dispositif scénique et non la morale d'une histoire, qui purge le spectateur de son émotion, par une proximité « face à face » à l'écran, et une mise à distance de la souffrance de la séparation suggérée dans le poème de Li Young Lee et le haïku de Bashō. Simulacre d'une présence, que le travail du deuil ouvre à d'autres dimensions. C.B.

¹ Voir le poème et la vidéo « Des Véraisons » (« From Blossoms »), du poète américain Li Young Lee, consultables dans la Carte Blanche du présent numéro.